

*Infoguerre* : les primaires américaines se sont achevées avec les victoires de McCain côté républicain et Obama dans le camp démocrate. Sur quels facteurs économiques, politiques et sociaux se sont-ils appuyés pour remporter ces succès, alors qu'ils n'étaient pas favoris au départ ? Voit-on une recomposition de l'électorat dans chaque camp ?

La candidature de John McCain répond essentiellement aux préoccupations de sécurité et à la crise du leadership américain. Son point fort n'est pas l'économie et la société. Toutefois, le profil œcuménique de McCain, qui a initié différents projets de loi dits bipartisans, c'est-à-dire avec des sénateurs démocrates, montre que les questions socio-économiques ne sont pas absentes de ses pensées et qu'il pourrait savoir répondre aux besoins du pays avec pragmatisme.

Le cas d'Obama est différent car les démocrates sont traditionnellement proches des syndicats. L'angoisse des classes moyennes américaines devant la mondialisation et les souffrances de la "rust belt" industrielle, qui expliquent l'humeur protectionniste en vogue, sont affaire démocrate. McCain lui, est dans le droit fil républicain en se disant favorable au libre-échange. L'exercice est plus difficile pour les démocrates car, grosso modo, ils doivent jouer sur le registre protectionniste afin de rassurer une partie de leur électorat, alors que Bill Clinton les a convertis au libre-échange en soutenant l'accord de commerce nord-américain en 1992. L'hypocrisie d'Hillary Clinton, qui tient la cote dans les milieux blancs ouvriers, a illustré la contradiction dans laquelle se trouvent les démocrates. Il est plus facile de laisser croire aux électeurs que la perte d'emplois industriels est due à la concurrence étrangère et de réclamer à cor et à cri des barrières tarifaires, que d'expliquer que c'est l'innovation technologique qui en est la principale cause, que c'est un phénomène américain et que c'est même l'avenir de l'Amérique, et qu'il faut reconvertir les cols bleus ou blancs dépassés par tous ces phénomènes. La majorité démocrate au Congrès réclame d'ailleurs un renforcement de la TAA, le système de protection et de formation lié au commerce international. S'agissant de l'accord nord-américain, Clinton a cédé à un discours protectionniste, Obama a du suivre dans ce sens, mais avec plus de retenue. Il n'a pas voté contre la ratification du KORUS, l'accord de libre-échange américano-coréen signé en 2007, que l'administration Bush veut absolument voir entrer en vigueur, ainsi que l'accord conclu avec la Colombie. La bataille entre Congrès et présidence sur les accords de commerce est un sujet sensible de la campagne.

En termes d'électorat, celui d'Obama se trouve dans les couches moyennes supérieures blanches, les Noirs, les jeunes, tandis que les classes ouvrières blanches qui soutiennent Clinton ne sont pas encore conquises. Il n'est pas impossible que certaines d'entre elles répugnent à élire un Noir à la Maison-Blanche et votent McCain. S'il n'y a pas nécessairement recomposition de l'électorat, les lignes bougent. Mais cela est du surtout au fait que McCain et Obama sont aux marges de leur parti et que leur succès repose beaucoup sur le vote des "indépendants", les électeurs de sensibilité conservatrice ou "libérale" (plus à gauche) qui ne s'identifient pas à un parti.

*Infoguerre* : la situation économique des Etats-Unis va sans doute être un thème récurrent de la campagne présidentielle, peut être plus que la guerre en Irak ou le cas iranien. Le scandale Enron, la crise des subprimes, la faiblesse du billet vert, les déficits commerciaux et

[budgétaires abyssaux, etc. semblent montrer une fragilisation graduelle des Etats-Unis et une inquiétude croissante de la population. Quel est le discours d'Obama et de McCain à ce sujet ?](#)

On dit souvent qu'une campagne se joue *in fine* autour des questions dites domestiques, ou intérieures, en particulier l'économie, surtout si ça va mal. Les premières salves de la campagne ont visé la politique étrangère. Chose étonnante, mais qui s'explique par l'existence d'un front où sont mobilisés plus de 150 000 soldats. Lorsqu'un héros de guerre et sénateur aguerri comme McCain entre en scène, il est évident qu'il va essayer de s'imposer comme l'homme de la situation sur ce front, qui pourrait être décisif. Les candidats n'ont pas encore beaucoup parlé d'économie, sinon les démocrates avec le commerce, dans le cadre des primaires.

McCain ne sera pas nécessairement aussi désarmé qu'on le dit sur ces sujets. Il hérite d'une politique à contre-pied du Credo républicain, celui du moins d'Etat. Bush a fait exploser les dépenses avec la guerre d'Irak, mais aussi par le programme de remboursement de médicaments qu'il a fait voter dans le cadre de *Medicare*, la protection pour les personnes âgées. Beaucoup de républicains y sont farouchement opposés. Quant à Obama, son point fort est, pour être bref, faire de la politique autrement et ressouder la nation autour d'un projet collectif. Son message est au diapason des attentes d'un électorat américain lassé des querelles washingtoniennes et de l'esprit de parti qui a caractérisé l'administration sortante. Dans ce message, il y a de quoi rassurer l'électorat touché par les changements économiques, mais Obama pourra s'inspirer peut-être du discours de John Edwards sur les deux Amériques, ou l'Amérique à deux vitesses.

[Infoguerre : les problèmes économiques internes aux Etats-Unis, engendrés par la forme de leur capitalisme national, ainsi que l'émergence/affirmation de compétiteurs extérieurs vont-ils induire une redéfinition de la politique commerciale américaine ? En effet, alors que traditionnellement libre-échangiste, certaines voix se lèvent pour remettre en cause des accords commerciaux qui iraient à l'encontre des intérêts américains, ciblant même l'ALENA.](#)

Le modèle capitaliste fordiste, celui des grands équilibres appuyés sur des négociations collectives entre grandes corporations et syndicats, et qui reposait sur l'industrie (notamment l'automobile), s'épuise. Un nouveau capitalisme qui fait plus de place à l'innovation et aux petites structures, qui ne repose pas sur des blocs monumentaux comme les Big Three de Detroit (Ford, GM, Chrysler) ou les grands groupes d'équipement, prend forme. Une redistribution des cartes se fait, à laquelle contribue la concurrence commerciale étrangère. Les pertes d'emplois industriels ne sont dues qu'en partie à la sous-traitance et aux délocalisations, moins, semble-t-il, qu'aux changements technologiques qui ont apporté d'importants gains de productivité. Une veine protectionniste s'est donc à nouveau gonflée de ces transformations, mais la politique économique extérieure des Etats-Unis demeurera centrée sur le libre commerce. Certains ajustements dans les négociations futures avec d'autres partenaires, sur le droit du travail ou l'environnement, pourront voir évoluer les grandes lignes des accords. Depuis quelques années, devant l'impasse à l'OMC, les Etats-Unis ont négocié ou signé des accords bilatéraux avec de nombreux pays, de la Colombie à Singapour, du Maroc à la Corée du Sud, du Golfe à la Thaïlande. Tous ne sont pas ratifiés, on

l'a vu. Les gains tirés du libre commerce sont dans l'intérêt des Etats-Unis. Cet axiome est largement partagé, même si les discours électoraux parfois le cachent. Ajustements, oui pour faire face aux nouvelles conditions de la concurrence mondiale. Mais libre-échange toujours.

*Infoguerre* : le fiasco irakien, le sectarisme de l'Administration, son goût pour la manipulation de la population, la crise économique, etc. semblent les seuls choses que les Américains retiennent de la présidence Bush. Cela vous semble-t-il réducteur ? De même, la fameuse « révolution néoconservatrice », qui a servi de base idéologique à l'Administration Bush (au moins son premier mandat) est-elle totalement décrédibilisée ?

Les Américains sont lassés de la politique en général, et de la politique partisane dans la *beltway*, c'est-à-dire le microcosme washingtonien, en particulier. D'où le succès d'un McCain qui n'hésite pas à proposer des projets de loi co-signés avec des démocrates, et celui d'un Obama qui, outre son talent d'orateur et son fluide, parvient à ouvrir de nouveaux horizons mentaux. Le bilan de l'administration est mauvais, malgré quelques bons points, comme le No Child Left Behind Act sur l'éducation ou la tentative avortée, soutenue par McCain, de régulariser les 12 millions de sans-papiers essentiellement mexicains – cette affaire reviendra inévitablement à l'agenda de la prochaine administration.

La révolution conservatrice, elle, survivra à Bush. Elle est une lame de fond, et le centre de gravité de la société américaine est plus à « droite » qu'en Europe. La révolution conservatrice a démarré dans les années 1960 et même 1950. Elle remplace le « libéralisme », c'est-à-dire le centre gauche américain qui dominait depuis Roosevelt. Arthur Schlesinger parlait des cycles de l'histoire américaine... Le cycle conservateur est achevé, mais du coup, le centre de gravité est à droite. C'est pourquoi, s'il trouvait un candidat hors des clous, capable de séduire au centre, le parti républicain m'a toujours paru en mesure de conserver la présidence après le désastre Bush. Ce candidat il l'a, c'est McCain. Certes, il n'est pas Reagan, l'idole, mais il s'en rapproche plus que tout autre. En résumé, il faut distinguer le sort électoral des républicains et la vie du cycle conservateur.

*Infoguerre* : vous venez de publier *Après W. - Pourquoi l'Amérique ne changera pas* aux Editions Choiseul. Quelles sont les grandes lignes de votre livre ?

Le livre veut tout d'abord ouvrir les lecteurs français à une compréhension de l'Amérique en profondeur. Il est émaillé de références culturelles que l'on retrouve à la lecture des journaux, mais qui méritent d'être bien comprises pour entrer dans l'esprit de l'Amérique. Il établit aussi des parallèles historiques qui éclairent les chassés croisés, les ruptures et les continuités de ce pays. Il essaie de dire sur l'Amérique ce que je n'ai pas encore lu en français.

Sa thèse principale, je viens de l'exposer : le cycle conservateur de l'Amérique est encore en mouvement. Un indice est celui de la religion dans la politique : tous les candidats démocrates, même Hillary, qui est prête à tout, ont confessé leur foi religieuse. Paradoxalement, le plus mal à l'aise dans cet exercice, et qui s'en est dispensé, c'est McCain. C'est donc que les démocrates devaient rattraper leur retard dans l'électorat captivé par

Bush Jr, cet électorat de militants et de fervents de la Coalition chrétienne. Mais c'est aussi que la religion et la morale, sans véritablement que la différence entre les deux soit explicite, sont un trait singulier et durable de la société, qui a été enraciné par la révolution conservatrice.

La référence d'Hillary Clinton à l'assassinat de Bob Kennedy le 25 mai et ses commentaires épris de foi le lendemain à Porto Rico, montrent que c'est là un trait durable de la société américaine, de même que ce qu'Anatol Lieven appelle un nationalisme hors norme. L'Amérique ne ressemblera pas plus à l'Europe demain qu'hier, qu'elle élise McCain ou Obama – dont la trajectoire comporte une authentique expérience au sein d'une communauté liée à une église (celle du révérend Wright d'embarrassante mémoire).

L'autre thème majeur du livre est le malaise de l'Amérique devant les changements économiques en cours, et qui se sont installés depuis dans le débat – au moins à l'époque où les primaires étaient encore indécises.

La conclusion logique est que John McCain devrait être élu. Si Obama devait l'être, ce qui me paraît souhaitable, cela ne remettrait pas en cause l'analyse. Les Français s'imaginent qu'un jeune Noir charismatique à la tête des Etats-Unis transformerait le pays d'un coup de baguette magique. C'est faux, Obama est l'héritier de l'idée américaine comme son adversaire républicain. Chacun de ces hommes, issue des marges de leur parti pour des raisons différentes, se sont imposés car l'Amérique a besoin de redécouvrir ce que Schlesinger appela le « centre vital ». Chacun vise un renouveau du projet américain, projet de société et de leadership mondial, d'esprit progressiste. Ils chercheront chacun à incarner une synthèse et un renouveau. De ce point de vue, ils convergent. Mais les forces sous-jacentes qui font de l'Amérique ce qu'elle est demeureront.

Tout est désormais dans la magie de la politique. Une étincelle, la volonté de tourner la page malgré la qualité de l'homme McCain, pourrait conduire Obama à la Maison-Blanche par un effet d'entraînement qui se déclenche on ne saura quand ni précisément pourquoi. C'est le propre d'une élection présidentielle, dont la dynamique n'est pas celle d'une élection législative (au Congrès). Obama peut gagner. Mais si on en reste à l'analyse rationnelle, c'est McCain qui devrait l'emporter. Au fond, l'idéal serait un ticket McCain-Obama !